

Jagannâtha



N.I.Co.L.E.

Philippe PAUL-HENRI

## Extrait : NICoLE

...descendue que de quelques centimètres pour ramener la nacelle à la hauteur de la passerelle.

Le vieux est remonté et il a vu la carte des îles. Il s'est installé pour m'en faire une copie, sur une tablette qui avait été un couvercle de glacière. J'ai profité de l'occasion pour inscrire mes buts sur une feuille de papier, que j'ai posé bien en évidence devant lui.

1. Retrouver le garçon.
2. Repartir sur Terre avec lui. Conseils et remarques :

Il a tout de suite inscrit quelque chose. Je ne me suis pas précipité pour lire, je suis allé m'allonger près du portrait de Nicole. Quelle perte... La génétique n'était pour rien dans ce qu'elle était. J'avais cherché des choses sur elle, au début, mais sans résultat. Aux archives départementales, un vague ami de lycée passionné de généalogie avait trouvé son dossier au bout de deux mois : « Enfant déposé, avec une étiquette Dymo au poignet : NICOLE BOYER ». À la DDASS, une sœur vaguement évoquée, sans prénom. Une vie en pointillés, d'une famille à l'autre, entre amour et simple satisfaction des besoins. Une vie sans famille permanente, une vie... sous surveillance !

Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ?

Sous la surveillance de l'équipe T. Le clonage était une technologie décriée et incertaine, mais elle avait été mise en œuvre

il y a trente ans, et pensée bien avant, sans doute, par une organisation puissante dont l'équipe T n'était que le bras armé !

Cette organisation avait choisi la France pour terrain d'expérience. La France, et combien d'autres pays ? Les États-Unis ? L'Allemagne ? Les sujets d'expérience devaient être suivis et observés en permanence.

Nicole devait le savoir, elle avait donné naissance à... Non, ça, ce n'était pas possible, quel âge avait-elle quand Cécile est née, six ans, sept ? Tout cela n'avait pas d'importance. Nicole aurait mis fin à ces rêveries futiles d'un geste, d'une caresse...

Les esquisses avaient une grande puissance évocatrice. Le regard de la pitié était apaisant, mais pas assez pour empêcher l'esprit de vagabonder, de partir à la poursuite des poses suggestives, pas assez pour empêcher le corps d'emprunter à son tour ce chemin charnel...

Mais il manquait quelque chose. Il manquait la vie, pour toujours. Même si je m'étais souvent endormi en emportant avec moi cette expression précise, ce regard de vierge compatissante, même si je m'étais à chaque fois réveillé dans son rire, une nouvelle envie au creux des reins, rien ne ramènerait Nicole à la vie. Aucun rêve, aucun cauchemar. Rien. Pas même la plus avancée, la plus secrète des technologies génétiques ne le pouvait. Nicole était morte pour toujours.

Près d'ici.

Et une autre femme était arrivée, une autre à qui il manquait tout, et surtout la vie, l'envie de vivre.

J'ai dû dormir un bon moment, en ouvrant les yeux sur le regard de Nicole, je me sentais reposé. Ce regard, c'est celui qu'elle devait avoir pour sa sœur de la DDASS, pour Cécile, bien sûr.

Le pêcheur n'était plus là. Les feuilles étaient toujours sur la tablette. La carte des îles n'était pas très riche, trois points, et une dizaine de zones aux alentours de l'île centrale, sans doute des hauts-fonds, chacun portant un dessin, petit cercle, peut-être la source des boules lumineuses et gonflables, algues, poisson, et une liste de symboles chimiques. En format réduit, cela m'évoquait maintenant la carte des quasars gravée sur les sondes Pionner dans les années soixante-dix. Ces trucs primitifs mettraient deux cents millions d'années pour atteindre les parages de la plus proche étoile, c'était idiot, quand on savait qu'un peintre du dimanche shooté et féru de cybernétique pouvait ouvrir un portail vers... quelque part.

La deuxième feuille était une table permettant de trouver l'azimut du soleil en mesurant sa hauteur sur l'horizon. Les colonnes de chiffres étaient traversées par un cercle gradué en degrés. Son centre était un petit trou, près du milieu de la feuille. Dedans passait une tige de bois plus fine qu'une allumette. Un long fil noir y était noué. Lesté d'une perle de pierre, il faisait un parfait fil à plomb. L'ombre de l'allumette permettait de faire la visée sans regarder l'astre, transformant la feuille en une sorte d'alidade à trois fonctions. D'abord la hauteur, puis la table pour trouver l'azimut du soleil, ensuite orienter la feuille en la tenant horizontalement. L'ombre de l'allumette indiquait l'opposé de l'azimut du soleil, il était facile alors de trouver n'importe quelle direction connue. Le dernier secret était de savoir naviguer en ligne droite... le jour.

L'autre feuille était celle où il avait porté le résultat de ses cogitations oscillantes, sous la rubrique conseils. Ses remarques étaient numérotées bizarrement.

2. Low tide for the burned guy.

Marée basse pour le type brûlé. Aucune idée de ce que cela pouvait signifier, à part un titre de roman policier.

1. Big cock.

Grosse queue. J'avais dû l'inspirer quand je rêvais sous le portrait de Nicole.

2. Where will the kid return ?

Bonne question. Pierrick était là, dans l'île surnommée Lighthouse, mais rien ne disait où il retournerait en prenant le passage vers la Terre. Ce passage qui restait encore à trouver.

1. The gun.

Le vieux avait un flingue. Avait-il pu le voler aux types de l'équipe T ? À moins que ce ne soit un bricolage en bois...

Sa numérotation se rapportait à ma propre liste.

J'ai emporté l'alidade pour monter sur le toit de l'atelier. La marée était à environ quatre mètres sous les plus hautes algues. Il n'y avait toujours pas de vent, ni de nuages. Le vieux était invisible, il devait dormir quelque part. J'ai fait quelques visées, c'était facile. Ensuite, grâce au résultat de la table, l'ombre de l'allumette permettait d'orienter la feuille vers le nord. La précision ne devait pas être si mauvaise, compte tenu de la parfaite visibilité qui régnait sur ce monde. Il ne me restait plus qu'à trouver un moyen de transport. Je suis descendu dans l'atelier pour regarder les plans du kayak.

Le vieux était là. Il dormait par terre, avec sur lui un assemblage de tiges de bois en forme de croix. Il s'était endormi en bricolant ce truc.

Exilé sur une planète inconnue, ravagé par les attaques cérébrales et partiellement hémiplegique, il me faisait pitié, il ne se rappelait même plus son nom en ce moment, ou il ne pensait plus à m'en informer. Sa maigreur sous cette croix de bois le faisait ressembler à un Christ vraiment abandonné par son père. Pas étonnant que sa pensée vagabonde.

Je l'ai laissé dormir, j'avais tout le temps. Je me demandais pourtant combien de jours Nicole avait passé ici, avec lui.

Elle fabrique un kayak et s'en va. Elle trouve le point de retour et se fait tuer. Avant son appel de mardi, elle ne s'était pas manifestée pendant plus de trois semaines. Ça pouvait faire beaucoup de jours pour le vieux pêcheur.

Je suis remonté sur le toit. J'avais besoin d'être seul pour penser à elle et à Cécile...

Sur l'horizon, à l'est, il y avait un point, peut-être même deux, très rapprochés. C'est le dernier endroit que Nicole avait visité. L'île de Twin Peaks. Où elle n'avait trouvé que la mort.

Le vieux s'est réveillé, il est sorti avec sa croix bizarre, m'ignorant totalement. Il l'a posée sur le toit et il est parti vers le troisième nid. Il en est revenu presque aussitôt, un grand sac de toile en bandoulière, portant un objet biscornu, en bois et en ficelle, qui ressemblait à un gros mixeur à main, avec une hélice au bout. Il a entrepris de le relier à l'espèce de croix. L'engin me rappelait quelque chose de pas si bizarre, finalement.

Un vélo ? Un pédalo ?

Il chantonnait, une chanson de Bob Marley, « I shot the sheriff ». Les années soixante-dix. Depuis combien de temps était-il là ? Les affiches n'avaient commencé à fonctionner que dans ces

années-là, du moins celles que Post'R fabriquait ou utilisait. Le pêcheur était peut-être un hardi explorateur, à l'époque, qui n'avait jamais trouvé la sortie. L'équipe T, d'une façon ou d'une autre, s'était appropriée l'affiche aux tigres, et avait trouvé la sortie. Le vieux était une mine de renseignements sur ce monde. Un biologiste. Était-ce lui qui avait élaboré la pommade « AMP » dont je n'avais pas eu le temps d'observer les effets sur Cécile.

Il chantonnait toujours, j'ai décidé de l'appeler Bob. — Hey, Bob, what is it ?

Il a levé les yeux un instant, l'air intrigué. Comme si j'avais posé une question stupide. L'engin n'avait ni flotteurs ni roues, mais sa destination, c'était bien évidemment la navigation maritime. Le bidule évoquait le croisement entre un vélo, avec sa selle tressée de lanières de feuilles et d'algues, et un pédalo, avec son hélice actionnée à la main par une manivelle unique.

— Let's see, Frenchie, it's the Titanic !

Il a emporté l'assemblage jusqu'à la nacelle pour descendre au niveau de l'eau. Une fois en bas, il a sorti de son sac des boules blanches, le genre qui explosent ou qui propulsent les lignes. Cette fois, elles servaient de flotteurs, grâce à une manipulation précise, entre mouillage, essuyage et dégonflage. Il se débrouillait très bien et le Titanic s'est retrouvé à flot en quelques minutes, bien équilibré sur trois gros flotteurs sphériques. Le vieux Bob s'est installé sur la selle et il est parti en direction de l'île, traînant la nacelle derrière lui.

Il n'est pas allé loin. Arrivé à mi-chemin, il s'est affairé sur la nacelle pour en détacher une longue perche et un tube qu'il a fixé au pédalo, verticalement, juste devant lui. Il regardait dedans tout en manœuvrant d'avant en arrière, puis il a plongé la perche dans l'eau

pour en sortir une algue molle. Il s'est mis à l'enrouler autour de son avant-bras atrophié. Au bout, il y avait un amas informe d'algues, d'où il a extrait une boîte de plastique, un tout bête récipient étanche de cuisine, qui avait l'air très soigneusement fixé. Il le détachait quand le courant de marée a commencé à emporter l'embarcation vers l'est. Mais la nacelle l'a retenue.

Ces courants pouvaient sérieusement perturber la navigation, même celle d'une embarcation légère comme un kayak.

Il s'est servi du treuil de l'atelier pour ramener le Titanic sous le palmier. Je suis allé l'aider. Il n'a pas attendu d'être à l'intérieur pour ouvrir la boîte. Bourrée de paille et de ficelle, elle contenait un pistolet automatique, du même genre que celui de Cécile, un gros calibre.

— Avec ça tu shoot Big cock. — Qui ?

— Le garde du kid.

## Aruwimi

Francis

Je réfléchissais à vitesse grand V. Le commissaire Martin devait avoir des informations sur les rendez-vous galants de Nicole, pour nous relier, Florian et moi. Autre possibilité, il avait parlé de voiture. Nos voitures avaient dû être vues près de chez les Auclerc. Chronologie. Quand le corps de Nicole avait-il été découvert ? Et quelle était la date de sa mort ? Je savais que l'autopsie ne pouvait pas le déterminer avec une grande précision, et que cette précision diminuait encore avec le temps passé. Il comptait peut-être sur mes aveux pour trouver la date de la mort de Nicole. Il pouvait aussi s'attendre à ce que je dénonce Florian. Il avait dit « si cela vous implique pour les meurtres ». Il bluffait, en nous attribuant la mort de

Nicole et la disparition de Gérard, il marchait à l'instinct. C'était peut-être un vrai flic, ce type, après tout. Mais il était du mauvais côté de la morale, du mauvais côté de l'abus de pouvoir. Il taisait des choses, peut-être qu'il savait pour les affiches, et voulait des informations en faisant pression. Je pouvais dévier son tir en changeant d'angle.

— Qu'est-ce que le meurtre de Nicole vient faire là- dedans ?

— Donc vous savez, pour Nicole Auclerc ?

— J'ai appris ça.

— Par qui ? Et quand ?

— Cette nuit. Une conversation entre brigadiers. Le son porte bien dans le silence. Il a dit « C'est le lieutenant qui a disparu. Non, pas Auclerc, Jacquinaux ». J'en ai questionné un autre, encore plus bavard. Vous êtes aussi sur les affaires Auclerc ?

— Je suis sur toutes les affaires du coin. Alors, votre réponse ?

— C'est Gérard qui a tué Nicole d'après les bruits de couloir. Vous venez de dire que Durrieux et moi, on a fait disparaître Gérard. Mais quand est-ce arrivé ?

Il manquait encore d'entraînement, la pipe de Maigret ou l'imper de Colombo l'auraient aidé. Son silence révélait son manque de préparation.

— C'est à vous de jouer, commissaire. Ça ne l'a pas fait rire. J'ai poussé un peu plus le bouchon, sur le côté, pour voir.

— Je suis un peu fatigué. Sortez votre foutue histoire de voiture, qu'on en finisse avec ça.

Il était emmerdé, il avait lâché un mot de trop, et maintenant, il savait que je m'en étais rendu compte. Il était obligé de dévoiler ses renseignements s'il en voulait d'autres. Paye pour voir, commissaire.

— Jacquinaux, vous êtes meilleur flic que moi. On a vu votre voiture, enfin la banalisée que vous aviez prise, le vingt-quatre septembre en début de soirée, sur le parking derrière l'immeuble où habitent les Auclerc.

« Celle de Durrieux y a été vue aussi, la neuve, celle qui est garée en bas de chez vous depuis le lendemain au petit matin. J'avais mon renseignement. Pourquoi ma voiture, et pas moi ? Pareil pour Florian. Ça voulait dire que quelqu'un notait les plaques des voitures du secteur, sans s'occuper des personnes. Toutes les plaques. Forcément un service de police qui surveillait et analysait après coup. Pour le compte de la D.N.A.T. ? Il y avait peut-être des terroristes dans l'immeuble, mais j'en doutais un peu.

— Commissaire, vous êtes en train de me dire que Nicole a été assassinée et que Gérard a disparu dans un immeuble qui était sous la surveillance de vos services, ou pour le compte de vos services...

— La façon dont...

— Je vous répondrai lors d'une audition officielle. Vous avez compris, commissaire ? Placez-moi en garde à vue si vous avez encore des questions, mais je vous préviens...

— En garde à vue ?

— Oui, faudra aller jusque-là. Et il faudra justifier de la liaison avec une affaire de terrorisme. Je me ferai appuyer par le commissaire, il

sera ravi de vous foutre dans la merde, parce que vous ne l'aviez pas prévenu pour cette surveillance.

— Mais on n'a pas à...

— Ah si, vous devez aviser la juridiction compétente. Je disais donc qu'il faudra vous expliquer. J'aimais beaucoup les Auclerc, et si ça se trouve, Gérard est parti sur la piste de vos barbouzes, après les avoir repérées en bas de chez lui, et tout ce qu'il va récolter, c'est une balle dans la tête et une tombe discrète dans les bois, si ce n'est pas déjà fait.

Il allait répliquer quelque chose, mais je l'ai encore coupé.

— Et l'usine Goguel ? C'est peut-être votre repaire après tout. Peut-être bien que Gérard et Durrieux ont eu moins de chance que moi et qu'ils sont en train d'y pourrir. Vous n'avez pas l'air inquiet, vous devriez.

« Les martiens vont peut-être trouver un de vos poils de cul dans le siphon des chiottes. Vous devriez aller passer quelques coups de fil, commissaire Martin, si c'est vraiment votre nom.

Il s'est levé, il ne s'attendait pas à se trouver sur la sellette.

—Vous délirez, Jacquinaux. Je vous laisse vous reposer. Effectivement, j'ai du travail.

— Encore un instant, monsieur le commissaire divisionnaire Martin.

Il était déjà près de la porte, il s'est retourné, l'air agacé. — Quoi ?

— Peut-être bien que je délire, mais vous êtes en face d'un flic du coin. Un flic du coin qui n'aime pas votre façon d'utiliser les lois antiterroristes et qui n'aime pas vos patrons.

« Vous avez oublié la morale, commissaire, mais nous, les péquenauds, on sait encore ce que c'est, pour la plupart. Et il arrive qu'on regarde ou qu'on fasse ailleurs que là où Paris nous l'ordonne.

— C'est quoi, ça ? Une rébellion ? Une menace ?

— Une information, commissaire.

— J'en tiendrai compte.

Il est sorti sans se retourner. L'infirmière est entrée, le

regard sombre, tourné vers la silhouette qui s'éloignait.

— Le docteur Arnoud va passer en fin de matinée. Il est pas sympa celui-là. Il vous a fatigué ?

— Non, c'est bon de voir des gens, même des cons. Vous auriez le temps de me tenir la main ? Je voudrais... un contact humain.

— Juste une minute, alors. Pleurez un bon coup, allez !

J'ai suivi le conseil. Ça ne donnait pas grand-chose, en réalité, mais je faisais le point en même temps, le point sur une vie assez mal partie. Je n'ai pas abusé de son temps. Elle m'a séché les yeux.

— Vous voulez voir un spécialiste ?

— Non. Vous êtes super efficace.

— Merci, vous avez de la chance, elle vous aime cette petite, et ils lui ont mangé dans la main, j'ai vu ça.

Les infirmières de nuit aussi l'avaient fait, il ne restait à Cécile qu'à en faire autant avec celles de jour.

\*\*\*

Elle est arrivée, avec un paquet de journaux, deux sacs de viennoiseries. Jupe sport, urban-runnings, chemisier écru sous une veste irlandaise à martingale, fourre-tout afghan en bandoulière. Tenue décontractée pour la ville, aurait dit Nicole, mais à sagesse réversible, bien entendu, aurait-elle ajouté. Cécile a jeté les journaux sur le lit avant de ressortir.

— Lis ça. J'ai eu du mal à tout trouver sans faire les poubelles.

Elle est revenue sans les sacs.

— Pas de baiser, cette fois, ma chérie ?

Elle n'a pas répondu, elle a même tourné la tête vers la fenêtre.

— Pardon, il était pas pour moi, ce baiser, il était pour

Florian, c'est ça ?

— Lis les journaux, tu apprendras des choses utiles. À

partir du vingt-sept septembre.

Elle s'est retournée, elle a marqué un temps d'arrêt, comme si elle réfléchissait, puis elle s'est approchée pour s'asseoir sur le lit, tout près, provoquant une chute brutale de la presse locale. Position sans équivoque, une jambe repliée sous elle, ouvertement provocante.

— Tu peux glisser plus qu'un regard, entre mes cuisses. Ça te dit ?

J'avais soudain chaud. Sa posture était aussi efficace que son baiser, et bien plus rapide. Elle a pris ma main, l'a glissée de force sous sa jupe. J'ai résisté, mais sa cuisse était trop douce et

chaude pour que mes doigts échappent à son attraction. Les plis du drap avaient disparu quand elle s'était assise, et elle a ostensiblement regardé l'effet produit par la lutte de nos mains.

— Tu n'es pas homo. Votre histoire, Florian et toi, c'est bidon de A jusqu'à Z.

— Non, pas vraiment... Il ne nous manque qu'un rien de sentiment, un zeste de passion, pour être un vrai couple maudit.

— C'est de l'ironie ?

— Non. Florian et moi, c'est un simple début. C'est la première fois que je désire... Mais pourquoi je te raconte ça ? Ça te regarde ?

Elle a ressorti ma main de sous sa jupe, pour la ramener à la lumière et la soustraire à l'indécente tentation.

— Oui. Ça me regarde. Il y a dix jours, Florian m'a fait une proposition...

— Le genre de la tienne, là ?

Elle a réfléchi, ses yeux se sont mis à briller. Il y avait une douleur, l'expression qu'elle avait en dormant repassait sur son visage.

— Plus que ça, Francis, un bon cran au-dessus. Le genre de proposition qui oblige à penser que l'on est vivant, et qu'il faut le rester quoi qu'il en coûte.

— Un enfant ?

— Tu as le chic pour deviner. Oui, il voulait me faire un enfant. Et c'était le bon timing. Après seulement quelques heures près de lui, ça m'a paru si évident...

Elle a regardé par la fenêtre un moment. Elle n'avait pas lâché ma main, je sentais les siennes trembler un peu. J'imaginai le raisonnement de Florian, l'enfant enlevé, la solitude, la pulsion de mort. Il avait voulu effacer tout ça, en proposant une nouvelle alternative. Le bonheur ou la mort.

— Si l'affrontement n'avait pas eu lieu dans l'atelier, je serais enceinte en ce moment.

J'ai dégagé ma main en la poussant jusqu'à son ventre, cherchant l'endroit où une petite vie venant de Florian aurait pu battre. Elle l'a guidée à peine plus bas.

— C'est là, juste là.

L'infirmière de jour avait l'air d'une vieille peau revêche, mais quand elle a vu nos yeux au bord des larmes, nos sourires et le geste, ça l'a fait fondre.

— Vous êtes enceinte ?

Cécile a battu des paupières à plusieurs reprises.

— On aimerait bien.

Son regard me demandait pardon pour le mensonge, ou pour m'avoir associé à la réponse, mais c'était inutile. Je pouvais répondre sincèrement, pour Florian.

— Oui, j'aimerais bien.

— Avant de partir, les infirmières de nuit vous ont préparé ça : Du vrai café, du jus d'orange, et vos croissants, mademoiselle. Il faut vous forcer, jeune homme, allons, allons, même si vous n'avez pas faim.

\*\*\*

J'ai parcouru les articles. Il n'y avait rien sur ma disparition, ni sur celle de Florian. Nicole avait été découverte le jeudi vingt-six en début d'après-midi. Il n'y avait aucun fait se rapportant aux circonstances. Cela laissait la place à toutes les élucubrations. Une rumeur de crime raciste avait fait le tour de la Petite Hollande en quelques heures, et une manif avait été improvisée, mais quand on avait su que c'était la femme d'un flic, tout s'était arrêté.

La manifestation avortée avait néanmoins dégénéré, et l'arrivée d'une demi-compagnie de CRS en soirée n'avait pas calmé le jeu. Si le chapeau titrait « la Petite Hollande en feu », dans l'article, il n'était fait état que de deux voitures brûlées et d'une interpellation. L'annexe du commissariat avait été taguée, mais on ignorait la teneur du texte. « Nique la police » était le classique le plus probable, malgré qu'il soit long à écrire, ce qui l'amputait souvent de ses dernières lettres.

Un journaliste devait avoir un pote bien placé, parce qu'il révélait la cause de la mort de Nicole. Poignardée dans le dos avec une arme traditionnelle africaine. Il évoquait la société secrète des hommes léopards de la province congolaise d'Aruwimi, et même leur arme traditionnelle, une sorte de poignard formé de deux canines de léopard.

Le Congo.

Montluc m'en avait parlé, c'est là que le lien de Louise avec une obscure institution américaine de recherche génétique avait été découvert.

Dans les éditions suivantes, le thème était développé, revenant sur les troubles anti-européens des années vingt, la décolonisation et les pratiques ancestrales des marabouts. Tout y passait, bien mélangé et sans souci du vrai. En parallèle, on

apprenait que Gérard, un fonctionnaire de police bien noté, restait introuvable. Les journalistes n'avaient pas écrit « en fuite » ni « recherché ». L'affaire se tassait au fil des jours, à mesure que les quelques faits certains, étirés, étalés, n'avaient plus assez d'épaisseur pour s'imprimer sur le papier.

Les journaux de ce matin faisaient état de la découverte d'un atelier clandestin en ville, et l'un des journaux avait su avant l'autre que l'Identité Judiciaire serait à pied d'œuvre « au moment où vous lirez ces lignes ». Ça voulait dire « cadavre à identifier », mais le journaliste ne l'avait pas précisé, curieusement. Le journaliste bien informé avait aussi squatté une partie de la une, avec une photo d'archive du commissariat, et un petit texte visiblement bricolé pour s'insérer à la place d'un autre article. En chapeau, « L'Anti-terrorisme est là », puis dans l'article, on apprenait « l'arrivée aux Huisselets dans la nuit » du commissaire divisionnaire Martin, de la D.N.A.T. Il y avait même une photo, prise depuis l'appartement de la Marcelle, comme souvent. Malgré le grain, on y reconnaissait très bien Martin et Lavreux. Au cinquième étage de l'immeuble du numéro 1, Avenue de Lattre, on pouvait planquer moyennant un petit ou un moyen billet, pour avoir une vue imprenable par-dessus la grille de l'entrée des véhicules.

J'ai replié le dernier journal. Cécile a levé la tête du sien. — Alors, comment trouves-tu les nouvelles ?

J'étais ailleurs, au cœur du bassin de l'Aruwimi, dans les années cinquante.

— Le Congo. Louise Entraygues...

Cécile s'est levée pour glisser une chaise sur le chemin de la porte. Elle est revenue s'asseoir sur le lit, plus sagement qu'auparavant.

— Pas si fort. Que sais-tu de Louise ?

— C'était la femme de Montluc. Il m'a parlé d'elle, quand nous étions là-bas.

— Le vieux militaire ? Ça explique des choses...

— Commence, Cécile.

— Non. Je ne sais rien sur Louise avant sa mort, moi.

Avant soixante-seize. Et rien sur son mariage. Mais toi, oui ?

J'ai repris l'histoire de Montluc et de Louise Entraygues, telle que je la connaissais, jusqu'en soixante-seize, et aussi la liaison de Montluc avec Nicole, et ce que nous avons déduit à son propos, l'histoire du clonage. Cécile paraissait comprendre.

— Francis, tu as entendu parler de Fort-2000, à Noisy-le-Sec ?

— Le projet avorté de la DGSE ?

— Oui. À un moment, Fort-2000 était bien lancé, tellement bien que le déplacement des archives a été préparé. Il existe un dossier sur Louise Donnadiou d'Entraygues. C'est en fait une chemise neuve dans laquelle s'en trouve une autre, plus vieille, qui porte l'entête du SDECE, le contre-espionnage.

« À l'intérieur, il n'y a que son avis de décès et une notice biographique, une seule page pleine de trous découpés au cutter, où l'identité de son mari est enlevée partout. Impossible de remonter jusqu'à lui. La modification est enregistrée, nom du découpeur illisible, en juillet 1976. C'est lié à quelque chose qui s'est passé en 76.

— Comment sais-tu ça ?

— J'ai vu les photos. Prises par quelqu'un de la maison, c'est évident, par un militaire haut placé dans le renseignement, pas forcément un pote de l'as du cutter. Un jour, j'ai été grillée en suivant un des types des services secrets français. Le lendemain, ce type s'est arrêté de marcher, il s'est retourné, il ne pouvait pas me voir mais il a fait le signe de ralliement et il a laissé tomber un papier.

« Tout y était détaillé pour un rendez-vous. Je devais monter dans un taxi devant le siège de la DGSE. Sur le siège, il y avait un porte-document « oublié ». J'ai eu le temps de le consulter. Ensuite le central a appelé le taxi par radio pour qu'il retourne au boulevard Mortier. On m'a organisé ça parce que je suis concernée.

Sur un des journaux, on voyait une photo moche trop agrandie de Nicole, prise pendant la réception après les vœux du maire de l'an dernier. Elle l'a retourné.

— Montluc et toi, vous avez vu juste, Nicole était en fait Nucleotide Intragenic COding Louise Entraygues. N.I.CO.L.E.

— Un clone de Louise. Et donc toi aussi ?

— Non. Je suis issue de Nicole, à ceci près que j'ai un père aussi. Un patrimoine sélectionné. Pour améliorer Nicole.

— Améliorer ? « Cloning Enhanced Copy » ?

— Ça se pourrait. Quand je suis née c'est Nicole qui s'est occupée de moi dans les diverses familles d'accueil et à la DDASS. Elle a toujours dit qu'elle était ma sœur, et on ne nous a jamais séparées.

« Nous recevions régulièrement la visite d'un médecin, toujours le même, un médecin américain, qui travaillait avec la DDASS dans le cadre d'un programme de l'OMS, je crois. Quand j'ai eu douze ans, il

m'a emmenée en Amérique, je suis partie à regret, mais Nicole ne pouvait pas continuer à s'occuper de moi. Elle m'écrivait chaque semaine.

« Où que je sois, ses lettres m'arrivaient sans timbre ni tampon. J'étais dans une famille de militaires. En six ans, je suis devenue une experte en arts martiaux et en armement. À peine majeure, je me suis cassée, dans une boîte de mercenaire. Je suis allée chercher des contrats en Europe de l'Est, en Afrique, aux Philippines. C'était décevant d'ennui.

— T'as de ces expressions !

— Je suis retournée aux États-Unis, et là, j'ai été recrutée par un service de sécurité, celui de la Cooper General.

— Une multinationale, non ? Dans les mines de cuivre ?

— Oui, avec un labyrinthe de filiales. C'est là que j'ai appris toutes ces choses sur moi et Nicole. C'est la Cooper qui menait les recherches dont Montluc t'a parlé.

— Et qui prélevait les ovules et le sang de Louise en Afrique.

— Ça rentre dans le schéma. La Cooper dispose de nombreuses unités paramilitaires. C'est une grosse entreprise d'armement, entre autres, avec des contacts militaires au plus haut niveau.

« Un mois après mon arrivée, une de ces unités s'est formée, et on est arrivé discrètement ici, en France, pour mener des actions clandestines contre une société rivale. Tout ça en se protégeant des services français, d'où ces filatures. On était tous d'origine française ou parlant un français parfait, et notre chef était une femme, Marge. Marge Simpson.

— Marge Simpson ?

— Elle mettait toujours un bonnet bleu par-dessus sa cagoule.

J'étais incapable de me rappeler si la silhouette aperçue chez Montluc portait un bonnet, bleu ou pas. Toutes ces révélations me donnaient le vertige, et à Cécile aussi, elle parlait sans me regarder, s'adressant à la fenêtre, au soleil, à la colline des Batteries du Parc.

— C'était il y a cinq ans.

— Et les opérations étaient menées contre Post'R ?

— Oui, contre des entrepôts ou des aires de stockages.

Des opérations de collecte de renseignements.

— Alors tu sais exactement ce que fait Post'R, et

comment les affiches fonctionnent.

[COMMANDER CE ROMAN](#)

